

---

M A N U S C R I T

---

*QUAND S'ENDORT LE SOLEIL*

de Sonia Antinori

Traduit de l'italien par Karin Espinosa

cote : ITA05D605

Date/année d'écriture de la pièce : 1995

Date/année de traduction de la pièce : novembre 2005

*« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »*

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z  
centre international de la traduction théâtrale

# ACTE I

## Tableau 1

*La maison d'une vieille dame. La lumière est faible. La femme est assise devant une table sur laquelle se trouve un récipient en plastique fermé. A ses côtés, Birke avec, à la main, la photo-portrait d'un homme.*

BIRKE - Et ça, c'est quoi ?

CHAJA - Un cadre.

BIRKE - Non, lui, c'est qui, lui ?

CHAJA - Je ne sais pas.

BIRKE - Mais il se trouvait ici. Ici, chez vous. Je l'ai pris là, à côté. C'était sur la cheminée.

CHAJA - Ah... Je ne m'en souviens pas.

BIRKE - Il porte l'uniforme. Les yeux clairs et les cheveux avec la raie au milieu.

CHAJA - L'uniforme... Mais alors, c'est Pete ?! S'il porte l'uniforme, c'est Pete, mon mari.

BIRKE - (*étonnée*) Votre mari !

CHAJA - Mon enfant, tu es stupide ! Pete ! Qui est Pete ? Mon mari, bien sûr : s'il porte l'uniforme, c'est Pete en uniforme.

BIRKE - Il a une croix gammée sur le col.

CHAJA - Et alors ? Je lui repasse toujours son uniforme à la perfection. Le col, c'est difficile. Je dois faire attention à ne pas brûler les insignes. Il faut qu'il soit bien droit. L'autre jour, le fer était tellement chaud que les insignes étaient brûlants et je me suis brûlé au doigt. (*Elle rit.*) Regarde. J'ai la marque là. C'était où ? Je ne la vois plus. Ce doit être à l'autre main. Elle a disparu. (*Agitée*) Elle n'est plus là. Elle n'est plus là.

BIRKE - Mais oui, elle a disparu. Ça fait tellement longtemps. Le temps passe et les marques s'effacent.

CHAJA - Ben oui. Ça doit être ça. Parce que j'ai la peau dure. Nous prenons le bain ?

BIRKE - Non, nous l'avons déjà pris et nous nous sommes même lavé les cheveux. Aujourd'hui, c'est vendredi.

CHAJA – Ce n'est pas vrai. Nous n'avons pas pris le bain. Et qu'est-ce que tu viens faire ici si tu ne me donnes jamais mon bain. Moi, je veux prendre un bain. Je veux prendre un bain.

BIRKE – Maintenant, c'est l'heure de manger. Et qu'est-ce qu'il y a de bon aujourd'hui ? Voyons un peu.

CHAJA – Et mon bain ?

BIRKE – Nous allons ouvrir notre jolie boîte : ça va être bon ! Aujourd'hui, viande bouillie, pommes de terre et sauce brune. Et comme dessert, compote de pommes.

CHAJA – Et bien, mangeons alors ! Et Pete ?

BIRKE – Pete ne rentre pas aujourd'hui.

CHAJA – Ah non ?

BIRKE – Non, Pete reste manger à la cantine de l'usine.

CHAJA – Ah... mais s'il rentre quand même ?

BIRKE – Mais non, je vous l'ai dit.

CHAJA – Et toi, qu'est-ce que tu en sais ?

BIRKE – Il me l'a dit, ce matin. Je l'ai vu.

CHAJA – Non, non, non, tu dois mettre une assiette pour Pete. La cantine, ça ne lui suffit pas. Quand il rentre à la maison, il a toujours une faim de loup ! Quand il revient, il mange toujours quelque chose. Il est fort comme un bœuf, Pete. Il doit devenir grand et fort et beaucoup manger. Sa mère le disait toujours. Pete, le matin, tu dois manger comme un prince. A midi, comme un riche seigneur et le soir comme un mendiant. Et lui, tu sais ce qu'il faisait ? Il mangeait toujours comme un veau et sa mère courait d'un bout à l'autre pour gagner de l'argent. La mère de Pete est une femme seule. Mais avec moi, elle est très gentille. Je peux l'appeler maman. Pete est un héros. Maman est fière de lui. Elle est même venue ici, en Angleterre. Yes, yes. (*Elle rit.*)

BIRKE – Est-ce qu'on va manger maintenant, madame Chaja ? Ça refroidit. (*Elle s'apprête à lui donner à manger.*) Voilà. C'est bon ? Mais ici, on n'est pas en Angleterre. Vous savez où on est ?

CHAJA – Non, je ne sais pas.

BIRKE – On est en Allemagne. Et vous, madame, vous n'êtes pas anglaise, vous êtes allemande, vous vous en souvenez, n'est-ce pas ?

CHAJA – Bien sûr que je m'en souviens. Et toi, d'où es-tu ?

BIRKE – Allemande. Moi aussi, je suis allemande.

CHAJA – Et alors, pourquoi tu me poses toutes ces questions ?

BIRKE – Parce que vous venez de dire qu'on est en Angleterre.

CHAJA – On n'est pas en Angleterre ?

BIRKE – Non.

CHAJA – Oh, mon Dieu. Et toi, qui es-tu ? Qu'est-ce que tu fais ici ? Qui t'a envoyée ici ? Tu es venue m'espionner, c'est ça ? Où est Pete ? Il faut que je parle à Pete.

BIRKE – Il n'est pas là, madame. Je suis... je suis la fille de l'aide paroissiale. Vous ne vous souvenez pas : Birke.

CHAJA – Birke ? Qu'est-ce que tu me veux ? Qu'est-ce que tu nous veux ? Qu'est-ce que tu viens chercher ici ? Donne-moi cette photo. Où l'as-tu trouvée ?

BIRKE – Dans la pièce à côté, sur la cheminée, je vous l'ai déjà dit.

CHAJA – Cette photo ne se trouvait pas sur la cheminée. Elle était cachée dans l'armoire. Tu es allée en haut la chercher dans le linge.

BIRKE – Madame, je vous le jure, je ne sais pas de quoi vous parlez. Je voulais juste savoir qui c'était.

CHAJA – C'était le meilleur homme du monde. Un poète. Il écrivait de très belles poésies. Il parlait aux arbres. Quand nous nous sommes connus, il m'emmenait dans la forêt et il gravait mon nom sur l'écorce. Il disait que comme ça je continuerais de vivre pour toujours. C'est vrai. Je vis depuis toujours. Pete est un homme extraordinaire. Ceux qui le recherchent n'en ont pas la moindre idée. Le monde est tellement cruel. Il ne comprend plus rien. J'ai faim.

BIRKE – Alors, mangeons, allez.

*La jeune fille donne à manger à la vieille, qui se laisse volontiers faire.*

CHAJA – Il était plus vieux que moi. De quinze ans. Alors quand on s'est mariés, on a fait faire une photo avec lui, plus jeune. Le photographe, qui était très bien et très cher, lui a demandé un portrait de quand il avait mon âge. Puis, il m'a photographiée en tenue de mariée, une belle robe à col de renard roux et il m'a collée à côté de lui. On était si beaux ! Deux gamins. Et ça ne se

voyait pas qu'elle était truquée. C'était très réussi ! Tout le monde disait : « Pete, cette femme t'a fait rajeunir ! » Même maman ne s'est aperçue de rien. Ah, comme il était fort, Pete.

BIRKE – Et cette photo... il était très beau là... c'était quand ?

CHAJA – Là, c'était avant qu'il ne parte au camp. Il l'avait fait faire pour me la donner. Je n'ai jamais voulu la brûler. J'ai même dû la cacher au milieu de mes culottes. Parce que s'il l'avait trouvée, il l'aurait jetée. Moi, j'avais trop peur qu'il meure jeune, parce qu'il était plus vieux que moi et je ne voulais pas perdre un si beau souvenir. C'est horrible quand on doit tout faire disparaître parce que des inconnus viennent fouiller dans vos affaires. Même les lettres, on a dû les déchirer. Les lettres d'amour, aussi. Moi, je ne voulais pas. Ses poésies. J'en ai apprises certaines par cœur, tu sais ? « Je reviendrai entre tes bras nus tout blancs, lumière de ma nuit lointaine, quand le ciel rouge sera éteint, et la terre asséchée par l'été, plus de larmes, plus de désir »... On a tout brûlé. Une grande fumée noire montait du jardin. On brûle les feuilles mortes, il disait. Et moi, enfermée dans la chambre, j'essayais d'inscrire dans ma mémoire les mots les plus beaux. Beaucoup de temps a passé, non ? C'était l'hiver. Ou peut-être l'automne ? Qui sait ! Le fait est que Pete ne veut pas entendre parler. A-t-on jamais vu ça ? Un poète qui a honte de ses poésies.

BIRKE – Ça se voit que c'est quelqu'un de sensible.

CHAJA – C'est vrai. Tous ceux qui le connaissent le disent. Mais toi, ne m'as-tu pas dit que tu le connaissais ?

BIRKE – Oui. Je l'ai rencontré.

CHAJA – Pourtant il ne sort jamais...

BIRKE – Sauf pour aller travailler.

CHAJA – C'est vrai. Il va travailler. Les femmes restent à la maison et les hommes vont au travail. C'est juste. Moi, je n'ai jamais travaillé. Et je n'ai jamais manqué de rien. Pauvre petite qui doit travailler.

BIRKE – Mais ce travail ne me pèse pas. Je m'amuse avec vous. Ça me fait passer le temps.

CHAJA – Et tu as un fiancé ?

BIRKE – Non.

CHAJA – Et ça ne te manque pas ? Tu es jeune.

BIRKE – Je n'ai pas eu l'occasion de rencontrer quelqu'un, c'est tout. Et puis, quand on quitte l'endroit où on a été à l'école, c'est difficile.

CHAJA – Mais il doit bien y avoir quelqu'un à te présenter, un beau jeune homme. Voyons : des neveux, je n'en ai pas, je crois. Tu devrais sortir avec une amie. Tu n'as pas d'amies ?

BIRKE – Non, aucune.

CHAJA – Tu dois bien avoir un frère, une sœur, non ?

BIRKE – Un frère.

CHAJA – C'est bien ce qui me semblait, un frère. Il peut te présenter quelqu'un. Où travaille-t-il ?

BIRKE – Lui... il travaille à l'usine de Pizzatech. Il travaille très bien. Il est très rapide. Ils vont bientôt lui donner une promotion et augmenter son salaire et alors, c'est sûr, il m'emmènera danser parfois et là vous verrez que je rencontrerai quelqu'un. C'est sûr que je rencontrerai quelqu'un.

CHAJA – Quelle idiote je suis, mais quelle idiote. Je t'ai prise pour l'autre fille qui vient ici. Mais oui ! Toi, tu as un frère qui travaille avec Pete à la fabrique de balais. C'est pour ça que tu connais Pete. Oh, où ai-je la tête ! Quelle heure est-il ?

BIRKE – Deux heures.

CHAJA – Deux heures ! Et Pete n'est pas rentré.

BIRKE – Je vous l'avais dit.

CHAJA – Parfois j'ai peur qu'il en ait une autre. L'usine n'est pas encore fermée ?

BIRKE – Peut-être qu'il fait des heures supplémentaires.

CHAJA – Où est-il allé ? Il est reparti. Donne-moi sa photo. (*Birke la lui tend.*) J'avais fait mettre le couvert, tu vois, Pete. Mon amie et moi, nous t'attendions. Elle espérait que tu lui présentes un de tes amis. Tu la vois, Pete, elle est si mignonne et elle est toute seule. Tu n'as pas un ami, toi, qui pourrait faire l'affaire ? Si tu lui trouves quelqu'un samedi soir, on pourrait sortir tous les quatre faire la fête. Tu ne voudrais pas négliger ta petite Alma ? Ça fait si longtemps que tu ne m'as pas emmenée danser. Je suis si seule. Heureusement qu'il y a la petite. La prochaine fois qu'elle vient nous voir, on lui préparera un bon pourboire, pas vrai, Pete ? (*Elle bouge la photo en signe d'approbation.*) Oui, oui.

BIRKE – (*ramasse les restes du repas*) Merci, madame.

CHAJA – Tu débarrasses ?

BIRKE – Oui.

CHAJA – Son assiette aussi ?

BIRKE – Oui, maintenant, il ne viendra plus.

CHAJA – Il ne viendra plus ?

BIRKE – Non.

CHAJA – Il viendra demain.

BIRKE – Espérons. Vous avez encore besoin de quelque chose ? Je vous prépare une tasse de ricorée ?

CHAJA – Non, non.

BIRKE – Je peux y aller, alors.

CHAJA – Oui, vas-y.

BIRKE – Vous voulez que je remette la photo à sa place ?

CHAJA – (*en continuant à la serrer dans ses mains*) Non.

BIRKE – On se voit dans deux jours.

CHAJA – D'accord.

BIRKE – Au revoir. (*Elle sort.*)

CHAJA – Ciao, ciao. (*Elle s'adresse au portrait.*) Elle est mignonne, hein ? Très mignonne. C'est devenu ma préférée. Demain, c'est l'autre. Ils pourraient au moins me laisser choisir. Pourquoi changer tout le temps ? Pour eux, l'une ou l'autre, c'est pareil. Et moi, il faut que je m'attache aux deux. Ils font toujours tout comme des manches. Bah !

## Tableau 2

*Un salon petit bourgeois presque complètement étouffé par une montagne de meubles de styles et de formes différents : des divans, des fauteuils, des tables, des meubles d'angle, des chaises, etc. Deux femmes sont assises au milieu du désordre : Emma, la maîtresse de maison et Rena, une voisine.*

EMMA – Mon fils a une tête rare. Il sait tout faire. Quelqu'un comme lui marche bien à l'école et dans la vie. Ce n'est pas quelqu'un qui a l'air malin et que tu découvres après qu'il est idiot. Il a une grosse tête. Pas comme le père et pas comme la mère.

RENA – Vous êtes tous les deux des gens bien.

EMMA – Il n'y a pas de comparaison. Il n'y en a pas. Entre lui et nous. Lui, il fait partie des grands. La fille, elle, n'a rien de spécial. Mais le fils, oui. Même la famille de Lituanie le dit. Là-bas, il n'en ont pas des têtes comme ça.

RENA – Ils doivent avoir la vie dure là-bas.

EMMA – La vie dure, ça ne veut rien dire. La vie dure, ça fait pousser les cales et le cerveau. Mais nous, on aide. On aide tout le monde. Pour Noël, on met de l'argent de côté pour la famille. Là-bas il y a les frères de Joseph les femmes des frères de Joseph et les enfants des frères de Joseph. Là-bas il y a toute la famille de Joseph. Mais nous, on envoie les bulbes pour le printemps et on envoie les réserves pour l'hiver. On envoie aussi longtemps que Dieu nous aimera. On met de côté et on envoie. On envoie parce qu'on aime envoyer. Pas pour faire bonne impression, non, parce qu'on aime ça, envoyer. Qu'est-ce que je peux bien faire avec deux mouchoirs en soie ? Hein, qu'est-ce que j'en fais ? La laine est plus chaude et la soie, ça glisse et c'est froid. Vaut mieux que je les mette de côté. Je mets de côté, je mets de côté.

RENA – J'ai tout de suite compris que vous étiez une brave personne.

EMMA – Du café ?

RENA – Je me souviens bien de quand vous êtes arrivée.

EMMA – Vous prenez du sucre ?

RENA – Merci. Madame Chaja n'était pas très contente de voir arriver des étrangers. Maintenant je peux vous le dire. Brûlant. Pauvre femme, maintenant elle est si âgée qu'elle ne sort plus de chez elle. Mais elle n'était pas contente. Elle disait que le quartier changeait. Que ça n'allait pas s'arranger. Et pourtant...

EMMA – On est de braves gens.

RENA – Ça se voit tout de suite quand quelqu'un est mauvais.



EMMA – Et en plus on n'est pas des étrangers. Qu'est-ce que j'y peux si je suis née loin d'ici ? Qu'est-ce que j'y peux si j'ai vu un autre monde. Je n'ai jamais trahi ma langue. J'ai toujours parlé l'allemand. Je ne suis pas étrangère. Enfants on mangeait du pain noir et le dimanche on allait pieds nus à l'église. J'ai pitié des nègres et des Turcs, mais les catholiques, je ne les ai jamais supportés.

RENA – Je goûte un gâteau.

EMMA – Cette Chaja. Elle ne serait pas catholique, par hasard ?

RENA – Oui, c'est vrai, elle n'a jamais été gentille. Mais maintenant elle est très malade.

EMMA – Elle est stupide. Elle est vraiment stupide. Ma fille va lui donner à manger. Pas toujours. Tous les deux jours. Pour aider les vieux. Ils ne la paient pas beaucoup, juste ce qu'il faut. Ils la paient comme ça l'autre fille et elle lui amènent à manger. Lundi l'une et mardi l'autre.

RENA – Comme ça elle mange tous les jours.

EMMA – Mais d'abord elles la déshabillent et la mettent dans la baignoire. Tous les jours. C'est à cause de ça qu'elle est si maigre. Moi, si je me lave tous les jours y'a la peau qui s'en va.

RENA – Moi, je me lave tous les jours.

EMMA – Mais pas dans la baignoire !?

RENA – Non. Par morceaux.

EMMA – C'est ce que je fais, moi aussi, bien sûr ! Mais la vieille, elles la frottent. Tous les jours. Moi je dis que la peau, c'est comme le fromage. Quand elle est fraîche, elle est blanche comme la neige et elle sent la mousse, mais plus elle vieillit et plus elle s'ouvre comme une fleur et quand elle fleurit elle pue et elle pourrit. Il faut enlever la croûte chaque jour parce que le moisi ça va vite.

RENA – Je suis contente que votre fille travaille. Elle aura un peu de sou pour elle, pour aller danser...

EMMA – Ma fille ne va pas danser : ma fille est bizarre. Trop sérieuse. Quand j'étais jeune, je chantais tout le temps. C'est pour ça que j'avais tout le village et la campagne derrière moi. Si je bougeais, tous les jeunes bougeaient. Pour entendre ma voix, ils m'apportaient du lait et des pommes. Elle était si douce. Et moi, je disais merci, je ramassais tout et je prenais mes jambes à mon cou. Les autres restaient dans la chambre avec ma mère. Elle ne disait pas un mot : elle regardait. Et quand ils étaient gênés ils

sortaient à toute vitesse. Y avait tellement de pommes que j'aurais pu aller les vendre au marché, tous les jours, sur un étal. Ma fille, elle reste seule. Mon fils, lui, il va bien.

RENA – J'aimerais bien le revoir. Je ne l'ai vu qu'une seule fois. Quand vous avez emménagé ici. Ce doit être un bel homme maintenant. Ça doit faire plus d'un an. Si pas plus. Maintenant qu'il a fait son service militaire, il est prêt pour le mariage. Il l'a déjà, une belle fiancée, ou il cherche encore ?

EMMA – Il y en a tellement qui lui courent après, mais ce ne sont que des chiennes en chaleur. Les femelles à poil long, il faut s'en méfier.

RENA – Qu'est-ce que vous voulez dire ?

EMMA – Qu'elles sont sales dedans.

RENA – Qu'est-ce que ça veut dire « à poil long » ?

EMMA – Ma chère Rena, beaucoup de poils tient plus chaud que peu de poils. Celui qui a beaucoup de poils en est très fier et celui qui n'en a pas reste en-bas. Mais l'homme ne peut pas rester en-bas. La femme riche appartient à l'homme riche. Pour mon fils, il faut une fille simple, qui sache s'y prendre et qui n'aille pas avec les autres. C'est tout. J'en ai une en tête.

RENA – Je la connais ?

EMMA – Tu aimes bien t'occuper des affaires des autres. Tu es curieuse.

RENA – Non.

EMMA – Ah, laisse tomber. Quand la chatte a perdu tous ses poils il ne lui reste plus qu'à miauler.

RENA – Si tu préfères ne pas me le dire...

EMMA – (en l'interrompant) Ah, tu es aussi susceptible qu'un nègre.

RENA – Pourquoi ? Les nègres sont susceptibles ?

EMMA – Bois. Je ne voulais pas te vexer.

RENA – Il commence à faire froid.

EMMA – C'est le changement de saison.

RENA – Le vent s'est levé.

EMMA – Demain, il va pleuvoir.

RENA – Hier, il y avait du soleil.